

Le Venin.

*La nonne gitane (la “monja gitana”)
est un personnage familier pour ceux qui écoutent encore les vieilles chansons
des marins et des corsaires d’Amérique du Sud.
Combien de fois sa véritable histoire a-t-elle pu être racontée, avant de
disparaître peu à peu dans la fumée des anciennes tavernes ?*

1

“Approchez-vous tous, bande d’ivrognes et de bouseux !!! Mais si vous voulez que Giorgio vous en raconte une, il va falloir vous la fermer et bien ouvrir vos oreilles. (*Il finit son verre et monte sur une table*) Car Giorgio parle fort, mais il ne répète pas... Et je vous avertis que j’ai suffisamment bu ce soir pour démolir le premier qui aurait l’idée de m’interrompre !! (*Rires, sifflets*) D’accord... Je vois déjà à quelle sorte de dégénérés j’ai à faire ce soir... (*Sifflets*) Alors je vais fermer les yeux... Je vais fermer les yeux pour ne plus voir vos tronches et laisser les souvenirs me revenir tout seuls... (*Il attend quelques instants*) Voilà.

(*A voix forte*) Qui, parmi vous, connaît l’histoire de Federico Mendosa, marin fou retrouvé mort voilà plus de douze ans ?? Égorgé... Égorgé et laissé crucifié comme un Christ à la porte des bas quartiers de Santa Cruz. (*“Le Christ de Santa Cruz ! Taisez-vous !”*) Qui parmi vous connaît son histoire ?... Personne ? C’est vrai. Vous, vous ne connaissez rien qui ne sorte du cul de votre bouteille. (*“Ou de celui de ta femme, pas vrai, Giorgio ?!”*)

Tiens ? Voilà le premier qui mériterait que je lui explose la cervelle, pour lui apprendre la politesse... (*Il ouvre les pans de sa veste et laisse apparaître une crosse de pistolet dépassant de sa ceinture. Tout le monde se tait*) Ortéga, c’est toi, n’est-ce pas ? Ta vie ne vaut sûrement pas assez cher pour que je gaspille une balle. Mais ne me tente pas une seconde fois... (*“Il est fou ce type.”*) Quant à ma femme, elle m’a chargé de te dire que tu ne lui as laissé aucun souvenir qui lui permette un jour de te reconnaître. (*Rires*) Tu parles de femmes... Les femmes portent l’amour. Elles portent le désir et la vie. Mais dis-toi bien que certaines portent en elles le venin, et la mort.

Celles que vous croisez, matelots, ne sont là que pour votre plaisir mais, si une seule en venait à vous embrasser et à passer la main dans votre cou, alors une caresse ou poignard pourrait bien s’abattre sur vous et rendre, tout à coup, votre existence moins difficile à porter... Tu entends, Ortéga !? Ferme-la et peut-être que, ce soir, tu apprendras quelque chose. (*Il descend de la table et se ressert à boire*)”

“Voilà près de vingt ans, les trottoirs de Santa Cruz virent débarquer

une jeune fille à la peau brune qui n’avait pas quinze ans. Débarquée ? elle fut plutôt crachée d’un navire où les marins rassasiés n’avaient plus besoin d’elle... Quelques dérouillées et quelques verres d’alcool finirent de lui expliquer quelle vie attendait les trop jolies filles des ports du Nouveau Monde. (*Il boit son verre*)

C’était une jeune gitane venue d’Espagne et vêtue de noir (*“La nonne gitane...”*). On l’aurait bien appelée la “fille du roi corbeau” si elle n’avait pas été déjà surnommée la *monja gitana* (*“La nonne gitane. Chut !”*).

Sur le port, là où les autres jeunes filles appelaient les hommes à coups de couleurs, de bijoux et de sourires, elle n’avait que ses yeux noirs. Son silence et ses mystères. Et les hommes l’approchaient pour cela. Elle ne fréquentait pas les cabarets, elle déambulait dans les rues sombres comme un fantôme, évitant les carrefours trop éclairés. Tout le monde savait que sa robe longue cachait un poignard destiné aux mâles trop pressés ou aux loufiats trop désireux d’étendre leur “protection” sur ses charmes et son commerce. On lui prêtait également la maîtrise des philtres et des poisons, comme seul bagage venu d’Espagne et de son enfance. Mais son commerce était le même que celui des autres filles : ceux qui payaient son prix l’accompagnaient pour une heure ou pour la nuit dans sa chambre haute qu’elle éclairait toujours d’une lanterne bleue. C’était là un reflet devenu célèbre dans la nuit des mauvaises rues des bas quartiers.

Bien sûr, ceux qui l’accompagnaient n’était pas les ivrognes de trois sous que l’on trouve à la première taverne. Ceux qui cherchaient les charmes de la nonne gitane avaient la mine sombre : celle de ceux qui n’arrivent plus à oublier ou qui, dans le plaisir, cherchent le châtiment d’une faute qu’ils n’avoueront jamais à personne. “Coucher avec le diable” disaient certains. Mais la plupart ne disaient rien. On ne riait pas aux étoiles en sortant de chez la nonne gitane. Le silence les attendait à la sortie, caché aux pieds de la lanterne bleue. Certains, paraît-il, ne seraient même jamais ressortis. Un soir, une jeune coquette demanda à la nonne si elle avait déjà tué un homme avec son poignard...

Elle répondit que non car elle laissait toujours l’homme se porter lui-même le coup de grâce. C’était lui qui choisissait... Après tout, c’était lui qui payait...”

2

“- Tu as l’intention de nous raconter l’histoire douce et torride d’une *niña* et d’un débile. C’est ça ?

- J’ai l’intention de raconter à cette assistance l’histoire d’une rencontre, espèce de gros tas de bouse.

- Mais tu te prends pour qui avec tes comptines d’abruti ? T’es autant bourré que nous et on sait très bien ce que tu fais avec les filles que tu croises ! (*Rires*)

- Ortéga ! Même ivre mort, moi, j’ai encore la force de m’asseoir sur une chaise et de rêver un peu aux charmes mystérieux de cette vie pourrie. Toi, qu’est-ce que tu sais faire à part pisser dans les caniveaux et t’écrouler sur les trottoirs ?

- Moi je...

- La ferme !! Parle de *niñas* et de débiles et j’ai la furieuse envie de faire sauter ta cervelle d’animal !

- Calme-toi.

- Assez !!! Oui, messieurs, un marin descendit à l’escale et alla s’offrir une partie de plaisir comme l’idiot Ortéga l’aurait fait à sa place. Pourtant l’histoire d’Ortega n’intéresse personne ! Personne n’a envie de te tuer, Ortéga (sauf moi). Personne n’a envie de parler de toi, personne ne se souviendra de toi ! Car tu n’as jamais rencontré personne...

Oui, tu as bien dû croiser du monde. Mais qui as-tu rencontré ? qui as-tu attendu ? Qui as-tu trahi ? Qui, un jour, a pris le temps de s’intéresser un peu à toi ? Qui, un soir, s’est endormi en pensant à qui tu pouvais bien être sous ton apparence insignifiante ?

Quand deux personnes se rencontrent, même furtivement, leur corps se croisent et leurs histoires se mélangent. Le passé remonte à la surface et chaque individu apparaît avec son coeur, sa souffrance et ses souvenirs.

L’autre te regarde et cherche à te comprendre. Il se souviendra de toi. Une *niña* et un débile ? Pourquoi pas ? Qu’importe ce qu’en pense Ortéga si eux, au moment où ils se sont croisés, ont voulu voir autre chose. (*Il se verse un autre verre*)

La rencontre, l’attente et la trahison : dites-vous bien que ce sont les trois seules manières qui permettent de compter dans la vie de quelqu’un. Dites-

vous bien que ce sont les trois seules manières... d’exister. Je vous laisse quelques secondes pour compter combien de fois ces instants ont pu déjà arriver quelque part dans votre vie. (*Il se sert un verre*) Peut-être n’en avez-vous jamais pris conscience... A la santé de votre existence !! (*Il boit*)”

“Où en étais-je ? Ah oui, Federico Mendosa. Beaucoup moins mystérieux mais tout aussi intéressant. Sa mort fut retentissante. Tout d’abord par son spectacle mais surtout quand on s’aperçut qu’il ne s’agissait pas d’un marin comme les autres. Il n’était pas fils de pêcheurs mais de cultivateurs. Une des plus grandes familles de propriétaires des plaines du Sud. Et oui, messieurs, un jeune rupin venu goûter incognito les joies de la mer ! Et pas de la plaisance !

Enfui à seize ans, engagé mousse puis harponneur. Et même pilote. Il avait connu les grands caps et les grosses mers. Ses mains râpeuses étaient devenues celles des vrais marins et sans doute fallait-il gratter profondément sous le sel pour sentir encore les odeurs de soie et de parfum qui avaient bercé son enfance... Néanmoins son visage, paraît-il, était resté celui d’un enfant heureux. Un visage que les femmes aimaient voir sourire. Un sourire auxquelles la plupart s’offraient sans rien demander.

Un visage qui faisait rêver : Federico était celui qu’elles attendaient depuis si longtemps, qui était enfin venu les chercher. Et puis il repartait. Elles pleuraient et il ne souriait plus.

Comme tout le monde, Federico Mendosa avait un passé. Mais ce passé n’était pas celui de tout le monde. Lui aussi avait laissé dans son dos les plus belles années de sa vie. Lui aussi avait mis la mer entre son enfance et son destin. Lui aussi savait ce qu’il avait perdu à jamais et qu’il ne pourrait jamais revenir en arrière. Lui aussi n’avait que des souvenirs pour essayer de comprendre le sens de sa course, et pour se donner les raisons de continuer à vivre.

Voilà, maintenant je peux parler d’une rencontre. Mais ma bouteille est vide...”

3

“Vous le savez, les rencontres de ce type commencent toutes de la même manière : on demande combien ! Une caresse dans la rue, une heure, une nuit entière. Ça dépend. (*“Connaisseur !”*)

Federico avait débarqué en début d’après-midi dans les docks de Santa Cruz. Il était pilote, bien élevé. Il pouvait sans difficulté faire escorte aux officiers de bord dans les hôtel de... “luxe” et même prétendre à une soirée mondaine offerte par la capitainerie. Rien à voir avec la faune des bas quartiers. Le navire faisait escale de ravitaillement après plus de trente jours de mer : les hommes avaient besoin de repos et le navire attendrait la marée du matin pour repartir.

Comme à son habitude, Federico Mendosa avait refusé l’idée de dormir dans des draps propres. Le jour où la douceur de la soie lui manquerait, il s’était juré qu’il rentrerait chez lui. Mais l’idée de pavaner une fois de plus dans les troquets de la ville ne l’intéressait pas non plus.

Pour la première fois, la mer l’avait rendu malade. Malade à en vomir, à ne plus tenir debout. Malade à insulter ce que l’on a de plus cher, malade à se dire que la mer ne voudra plus jamais de vous. Une fois à terre, son corps se sentait mieux mais son âme... son âme devait une nouvelle fois se prouver qu’elle n’était pas faite pour les plaisirs faciles. Alors il acheta une bouteille d’alcool, une bouteille de *mezcal* pleine à ras bord et la vida en déambulant dans les rues. (*“A la tienne, Giorgio !”*)

Les idiots prétendent que l’alcool fait tout oublier. Il brûle les souvenirs et, finalement, rend la vie plus douce. Mais pour ceux qui ont de vrais souvenirs, les choses ne sont pas si simples car l’alcool fort tue les bons moments et libère brutalement le poison des regrets. (*Il se lève brutalement*) Je bois !!! Je bois et je me demande ce que je fous là à vous regarder. Je bois et je me demande qu’est-ce que vous foutez tous là à me regarder. Répondez-moi !! Répondez-moi, bande de débiles !!! Qu’est-ce que vous foutez là ??

Federico avait avalé le vers. Au bout de la troisième bagarre, il s’écroula par terre, la tête sur le trottoir. Aplati par un colosse qui, en le voyant débarquer ainsi, eut l’impression quelque part de lui rendre service. Compatissant, il avait déplacé sa carcasse jusqu’à une ruelle pas trop

dangereuse et l’abandonna adossé contre un mur... Il gisait là alors que le soir était en train de tomber et une lanterne bleue s’alluma au-dessus de sa tête.”

“ Au bout de quelques d’une heure ou deux, le beau Federico sentit un souffle passer sur son visage. Il se réveilla et vit les yeux de la gitane plantés juste devant les siens. Elle le regardait, en souriant légèrement, comme les femmes sont rarement capables de le faire. Il sentait sa respiration, et l’odeur de ses vêtements. Elle approcha sa main pour essuyer une plaie sur son visage. Il l’arrêta.

- *Tu prends combien ?*

- *Ça dépend. Mais si tu es bien celui que je crois, alors c’est moi qui te devrai quelque chose.*

Les mots résonnaient fort dans le crâne de Federico. Sa vue était encore mauvaise. L’alcool et les coups reçus ne lui laissaient que de faibles lueurs d’intelligence... pas assez pour vraiment comprendre ce qui se passait. Il laissa la gitane l’aider à se redresser et le guider jusque dans sa chambre.

“Comment t’appelles-tu ? Moi, c’est Maria.”

En montant les marches du petit hôtel, Federico sentait vaguement qu’il répondait quelque chose. La fille lui posait des questions. Il avait l’impression de ne pas les comprendre et pourtant il s’entendait prononcer des paroles qui semblaient avoir un sens.

La fille souriait. Elle respirait fort à cause de son poids qu’elle supportait. Il sentait son odeur et ses efforts. Elle parlait, il répondait. Tout semblait naturel, et pourtant il ne comprenait rien. Il commençait, d’une certaine manière, à se sentir bien. Il s’accrochait au bras de la fille... La porte s’ouvrit, une lumière bleue envahit son regard et ses yeux se fermèrent...

Bon, pour l’instant, excusez-moi mais, avec tout ce que j’ai déjà bu, j’aimerais d’abord aller... pisser.” (*Il se lève et quitte la salle*)

4

(*Il revient en fermant son pantalon*) “Croyez-moi les amis, la rencontre, l’attente et la trahison sont les trois seules manières d’exister dans le coeur de quelqu’un. Les trois seuls moments durant lesquels il est possible de donner une véritable importance à quelqu’un d’autre que soi-même. Le reste du temps... on s’enivre de ce que l’on peut. N’est-ce pas, tavernier ?! (*On lui apporte une nouvelle bouteille*)

Parlez-en donc avec Ortéga, et vous verrez à quel point son ivresse est vide de n’avoir jamais vécu de tels moments, ou de ne s’en être jamais aperçu.

- Ortéga t’emmerde avec tes histoires à la... !

- Merci, j’attendais justement ton autorisation pour continuer. (*Rires*) Où en étais-je ? (*Il se sert un verre. Personne ne répond. Il s’énerve*) Mais où en étais-je ?! Répondez-moi où j’éclate cette bouteille sur la torche ! Je vous demande seulement où j’ai bien pu m’arrêter avant de sortir soulager ma vessie ! (“*La fille a emmené le mec dans sa piaule*” “*Oui, mais il est trop bourré pour lui sauter dessus*”) Exact !! A la vôtre ! (*Il boit*)

Mendosa était trop bourré pour sauter sur la fille... Il était bourré parce que, lui, était enfermé dans sa solitude... Et c’est bien là le drame le plus banal entre une fille qui attend quelque chose et un gars qui n’aime que lui-même.”

“Mais il était allongé là, les yeux mi-clos baignant dans une lumière bleutée. La fille lui parlait et il se sentait bien. Son corps se détendait, l’ivresse se dissipait doucement et les douleurs des coups reçus se dispersaient dans ses muscles comme de petites pincements presque agréables.

De quoi pouvait-elle bien lui parler ? Il comprenait vaguement qu’elle lui racontait sa vie... Elle lui parlait de l’Espagne et de son enfance. D’un certain Pedrito... Il lui répondait distraitement, à moitié endormi et ses propres souvenirs lui revenaient en mémoire. Son enfance heureuse. Les catastrophes du monde qu’il s’était construit. Et puis la fuite. Les douleurs. Mais personne ne le comprenait. Personne ne l’avait jamais compris... Non, personne ne pouvait comprendre. Il se répétait cette phrase et il se sentait bien : “*Personne ne pourrait me comprendre...*”

La gitane continuait de lui parler. Lui se répétait cette phrase et il

remontait doucement à la surface. Il avait ouvert les yeux et il la regardait. Il la trouvait belle, il voulait dormir à côté d’elle. Et pour lui faire comprendre, vous savez ce qu’il lui a demandé ? (“*Vas-y Giorgio !*”)

Il lui demandé : “*Tu prends combien pour toute une nuit ?*”. Et elle a répondu : “*Je te l’ai dit. Si tu es bien celui que je crois, alors c’est moi qui te devrait quelque chose*” (“*Bravo !*” *Sifflets*) Vous parlez d’un malentendu... (*Il se sert un verre*)

Enfin bref, la gitane accepta de lui ouvrir ses bras et l’accueillit contre son coeur. (*Il boit. Sifflets. “Giorgio, des détails !”*) Quoi ? Mais qu’est-ce que voulez savoir ? Vous croyez peut-être que j’étais planqué sous le lit ? Faites comme moi : buvez un coup et laissez l’alcool vous brûler le gosier en imaginant que vous faites l’amour à une fille sous une lanterne bleue... J’en vois déjà qui sont pressés de sortir. Je crois que, si j’allais plus loin, des clins d’oeil risqueraient de traverser la salle. (*Rires*) Vous avez tous compris la suite... pour l’instant. (*Il finit son verre*)

Quand il se réveilla, au petit matin, Federico croyait vivre la dernière partie d’une escale habituelle avant de reprendre la mer. Une jeune fille l’avait trouvé beau, lui avait parlé de son enfance et l’avait invité entre ses draps. Comment s’appelait-elle, déjà ?

Normalement, le matin était le moment, souvent délicat, de la scène des adieux. Le bon temps était passé, il fallait dissiper les malentendus repartir.

- *Je veux que tu restes avec moi ce matin. J’ai encore beaucoup de choses à te dire. Et tu ne m’as presque pas parlé de toi.*

- *Je ne peux pas rester. Le bateau va partir.*

- *Et si le bateau ne partait pas. Tu reviendrais me voir ?*

- *Oui... je reviendrais.*

- *Tu me le jures.*

- *Oui.*

- *Et s’il ne partait plus, jamais ?*

- *Ne dis pas de bêtise.*

- *Je t’attendrai, Federico. Ne me déçois pas.*

Il l’embrassa en souriant. Il ramassa ses affaires et sortit de l’hôtel en se disant que, cette fois, il s’en était débarrassée à bon compte.”

5

“Souvenez-vous, les marins, la dernière chose à laquelle vous pensez lorsque vous vivez une belle journée est que celle-ci puisse être la dernière de votre existence. Et d’imaginer que, sans le savoir, vous êtes déjà la cible des flammes de l’attente et des foudres de la trahison.

Souvenez-vous : la gitane avait rencontré un beau jeune homme déposé à ses pieds par le destin. Federico Mendosa, lui, n’avait croisé personne.

Il était parti rejoindre ses camarades de bord regroupés à l’amarrage du bateau. *Comment ça va ? Où étais-tu ?* Il n’avait rien de particulier à raconter.

L’embarquement était prévu sur le coup de dix heures pour préparer les manoeuvres de départ. Vers neuf heures trente la rumeur se propagea qu’un officier de bord - le commandant en second - avait eu un léger accident sur le chemin du port et devait être soigné sur place avant d’embarquer : le départ était reculé à quatorze heures. Vers treize heures trente, les marins apprirent qu’une tribu de rats et de termites avait été découverte parmi les provisions embarquées le matin pour le voyage : le départ était retardé à dix-sept heures. Peu avant dix-sept heures, un incendie éclata dans le premier entrepont du navire. Curieux...

Federico Mendosa avait passé sa journée entre les différentes tavernes du quai, accompagné de ses meilleurs camarades. Son humeur n’était plus celle de la veille. Il avait envie de parler, de boire et de rire et ces contretemps venaient à point pour le laisser respirer en paix l’air du port. Il goûtait là un temps de repos qu’il n’avait pas connu depuis bien longtemps. Avant de partir, la gitane avait tenu à lui donner une de ses bagues : la plus simple, un anneau doré qui ressemblait à s’y méprendre à une alliance. Ce n’était pas la première fois qu’une fille faisait ça. En général, il gardait l’objet avec lui jusqu’au départ du bateau et il le jetait à la mer en regardant le quai une dernière fois : une vraie tradition de marin. En attendant, de temps en temps, il prenait l’anneau entre ses doigts, le faisait rouler d’une main à l’autre et le remettait dans sa poche.

En fin d’après-midi, quand l’incendie fut éteint, le commandant annonça que, décidément, il se passait trop de choses bizarres dans ce port pour y rester plus longtemps. Le bateau avait été endommagé mais il

ordonna à l’équipage de se tenir prêt à embarquer : dès la fin des premières réparations, deux coups de corne de brume alerteraient tous les marins de quitter immédiatement leur taverne pour rejoindre l’amarrage. Le bateau ne passerait pas une nuit de plus sur ce quai. Federico put ainsi finir tranquillement sa journée par une partie de cartes à proximité du port.

Peu avant dix-neuf heures les deux coups de sirène retentirent. Federico ramassa ses pièces et quitta la taverne avec ses trois camarades. Sur le pas de la porte il se dit que, vraiment, il avait passé une très bonne journée. Ce fut d’ailleurs la dernière pensée qui lui vint à l’esprit lorsqu’il entendit un bruit sec, comme une planche de bois qui se briserait, lui traverser violemment les oreilles. Le coup venait de derrière, il s’écroula sur les pavés à l’heure où, d’habitude, le reflet d’une lanterne bleue s’allumait quelque part dans les carrefours des bas quartiers.”

“Ainsi donc, les amis, vous voyez comment le destin peut prendre possession d’une histoire, au demeurant, des plus banales...

- D’une banale histoire de fesses !! (*Rires*)

- Tiens, Ortéga est encore parmi nous. Oui, d’une banale histoire de... Pourtant, plus les histoires sont banales, plus elles méritent le détour... On pourrait même essayer de se demander ce qui a bien pu passer par la tête des filles qui ont accepté un jour de coucher avec toi. On en ferait sûrement une histoire comique. (*Rires*) Pas très longue, mais sûrement très drôle : *Ortéga ou l’éternelle marée basse.* (*Rires*)

- T’es vraiment qu’un abruti, Giorgio. Et le pire c’est que tu te crois important.

- Tout à fait. Plus je parle, plus je me crois important. A tel point que je supporte de plus en plus mal tes interruptions. J’ai arrêté de boire (pour l’instant) pour éviter un geste malheureux mais il va vraiment falloir te mettre dans le crâne que quelque chose va mal finir entre nous. (*Il montre la crosse de son pistolet*)

- Tu crois peut-être me faire peur ?

- Tu n’es rien, Ortéga. Plus tu parles, plus j’en suis convaincu. Un bon coup placé entre tes deux yeux te ramènerait simplement à ta vraie place... Servez-lui quelque chose à boire, que je puisse au moins terminer ce que j’ai commencé.”

6

“Le beau Mendosa ouvrit les yeux dans la chambre de la gitane. Comme la veille, il faisait nuit. Il revenait doucement à lui, aveuglé par l'éclat bleu de la lanterne placé juste au-dessus de lui. Il avait atrocement mal au crâne. Il était entendu sur le lit qu'il avait quitté le matin même mais, cette fois, ses pieds et ses poings étaient solidement liés dans son dos. La gitane était assise près de lui et le fixait d'un regard sévère... Federico ne savait pas s'il était plus douloureux de fixer la lanterne ou alors de croiser le regard de la jeune fille.

- *Je t'ai attendu... Je t'ai attendu et tu m'as trahie.*

- *Détache-moi. De quoi parles-tu ?*

- *Tu m'avais promis de revenir. Le bateau n'est pas parti et tu n'es pas revenu.*

- *Le bateau... Est-ce que le bateau est parti ?*

- *Et l'alliance ? Je t'avais donné une alliance pour que tu n'oublies pas. Où est-elle ? J'ai fouillé tes habits et je ne l'ai pas trouvée. Tu l'as vendue, tu l'as jouée, tu l'as fourguée à une autre fille. C'est ça, hein ?*

De ses doigts liés dans son dos, Federico pouvait sentir la forme de l'anneau qu'il avait glissé dans une doublure des poches de sa veste...

- *Le bateau. Où est le bateau ?*

- *Oh, le bateau est parti, rassure-toi. Mais quel départ...*

- *Quoi ? Et les trois types avec lesquels je jouais aux cartes ?*

- *Trois types ? Non, je n'ai vu personne.*

- *Tu les as tués ?*

- *Qu'est-ce que ça peut te faire ? Ah... tu commences peut-être à comprendre la gravité de la situation.*

- *Détache-moi. Je dois partir.*

- *C'est tout ce que tu trouves à dire ? Mais partir où ? Ils vont tous crever !! J'ai jeté la peste et le feu sur ce navire. Jamais il ne reviendra !! Tu aurais dû les voir courir comme des gamins terrifiés, larguer les amarres et se lancer à la mer sans même avoir hissés les voiles. Le fier navire avait l'air lui-même de trembler et de tituber au milieu de la rade. Mais, rassure-toi, la mort est avec eux alors que, toi, je t'ai sauvé la vie.*

- *Non, tu dis n'importe quoi.*

- *Ah oui ?*

En disant cela, elle sortit son poignard de sa robe et le lança en direction de Mendosa. La lame se planta dans le mur à quelques centimètres de son visage et il put voir le fil du métal dégoulinant encore de sang.

- *Pourquoi... Pourquoi as-tu fait ça ?!*

- *Pourquoi n'es-tu pas revenu ?! Je t'ai soigné, je t'ai parlé comme à un frère... Tu m'avais juré de revenir ! Je croyais que tu me respecterais et tu m'as traitée comme une vulgaire putain... Je t'ai donné l'alliance de ma mère et tu ne l'as même pas gardée avec toi.*

- *Mais cette bague ne signifiait rien quand tu me l'as donnée.*

- *Elle signifiait ce que j'avais de plus beau à t'offrir. Le seul souvenir que j'avais de mon enfance. Et tu as craché dessus, Pedrito...*

- *Qui ça ?*

- *Tais-toi. Tu as besoin de te reposer... Tu étais très fatigué hier soir, peut-être que tu ne te souviens pas encore de tout ce que l'on s'est dit. Tu vas dormir un peu et je suis sûre qu'après tu te souviendras. D'accord ?*

- *Tu ne veux pas me tuer ?*

- *Non. Je veux que tu te souviennes. Je veux que tu dormes. Je veux que tu me parles de toi et je te pardonnerai. Parce que c'est toi, n'est-ce pas ? Oui, je sais que c'est toi.*

Mendosa voulut répondre mais la gitane posa lui la main sur la bouche. Il la regardait pleurer et sourire en même temps lorsqu'il sentit un liquide chaud couler dans sa bouche. Il eut l'impression de s'étouffer quelques instants avant de s'évanouir.

(*Il vide son verre*) La rencontre, l'attente et la trahison. L'alcool, l'ivresse et la solitude. Voilà les deux faces de la médaille de nos existences. Sans doute, ceux qui ont réussi à vivre vieux vous conseilleront de les découvrir chacune séparément tout au long de votre vie... Car c'est violent de les prendre toutes deux en pleine figure en l'espace d'une seule journée... Mais les marins ont l'habitude de vivre en un seul jour tous les affres du “grand amour”. Car l'espace leur est ouvert mais le temps leur est compté... (“*Bien dit, Giorgio ! Une autre.*”) Bon, servez-m'en quand même un dernier avant que je ne finisse vraiment par dire n'importe quoi. (*Bravo !*)”

7

“Mendoza vécut ce soir-là le sommeil le plus étrange de toute sa vie. Il était convaincu que ses compagnons étaient morts. Le bateau était mort. La mer était morte. Au-delà des mers, sans doute ses parents étaient-ils morts, les plantations avaient brûlé et la maison était détruite. Il n’y avait plus rien, plus personne.

La mort était la destination finale de tout et il se trouvait brutalement face à elle. Il l’avait imaginée violente, tonitruante, douloureuse et salée comme ont l’attend quand on traverse les mers. Or il était là, allongé, les yeux fermés, absent de son corps. La lumière bleue lui traversait les paupières.

La gitane attendait simplement une phrase gentille mais, comme il l’avait fait tout au long de sa vie, Federico Mendoza ne pensait qu’à lui-même. Son esprit ne savait pas faire autre chose. Qui était-il ? Que foutait-il là ? Les autres l’aimaient, et alors ? Cela n’avait aucune importance... Il avait toujours fait en sorte de pousser les femmes aux limites les plus douloureuses de leur amour. Et sa mère fut la première d’entre elles... Parfois il se disait que c’était simplement cela qui l’avait poussé à partir sans prévenir personne. Provoquer l’amour, trahir et imaginer la souffrance qu’il avait causé... Et que c’était pour cela qu’il aimait tant se répéter, comme pour se protéger : “Personne ne peut me comprendre”.

Mais les détails de la situation dans laquelle il se trouvait lui revenaient doucement en mémoire. Il se souvenait qu’il avait le choix... La gitane souffrait et lui laissait une nouvelle chance. Dans le tissu de sa veste, il sentait à nouveau le métal de l’alliance sous ses doigts. Il pensait qu’il pouvait ouvrir les yeux, répondre aux attentes de la gitane et même, pour lui prouver sa bonne foi, remonter l’anneau qu’elle lui avait offert.

Oui, il pouvait s’en sortir comme cela. Et ensuite s’enfuir, ou même se venger. Les femmes amoureuses sont si faciles à manipuler. Oui, il pouvait facilement lui faire croire monts et merveilles et la trahir ensuite. Lui faire croire à sa victoire et l’abandonner. Il imagina, en quelques minutes, mille stratagèmes qui lui permettrait de sortir facilement vainqueur de ce mauvais pas. Son visage, malgré lui, souriait. La gitane sentait qu’il se

réveillait. Mille stratagèmes... Et puis il ouvrit les yeux.”

“- Comment te sens-tu ?

- Qui êtes-vous ?

- Ne joue pas à ça, Pedrito.

- Pedrito est mort, Maria. Je l’ai rencontré dans mon rêve et je l’ai égorgé de mes propres mains.

- Ne dis pas n’importe quoi...

- Tu m’entends ? Je l’ai crevé, Maria ! Je l’ai tué comme un porc et j’ai vidé son sang sur mes chaussures.

- Pourquoi me dis-tu ça ?

- Pourquoi as-tu crevé mes camarades ? Pourquoi as-tu coulé mon bateau ? Pourquoi m’as-tu frappé pour m’empêcher de partir ?

- Ce n’est pas ce que je voulais. Je l’ai seulement fait pour te garder.

- Mais pourquoi, bon dieu, veux-tu me garder ? Qu’est-ce que tu t’imagines sur moi ? Qu’est-ce que je t’ai fait ?

- J’ai tellement souffert jusqu’ici. Je t’attendais, je t’ai ouvert mon coeur, je t’ai demandé de rester...

- Mais combien de filles, d’après toi, ont bien pu déjà me dire ça ? Toutes avec le même air triste en espérant être la première. Je suis marin, et j’ai connu autant de femmes que d’escalas.

- Je t’ai offert mon alliance...

- Tiens, voilà bien une autre habitude. Prends cette breloque et tu penseras chaque jour à moi. Ben voyons, combien en as-tu en réserve ?

- Si tu cherches la mort, je te promets qu’elle sera plus douloureuse que tout ce que tu as toujours pu imaginer.

- Ah oui ? Tu m’aimes et tu veux me tuer.

- Ce sont deux choses très proches, mon amour. De toute façon, quoi que tu dises, j’ai déjà obtenu ce que je cherchais. Tout le reste peut être jeté aux ordures.

- Et qu’as-tu obtenu de moi ?

- Je porte en moi beaucoup de connaissances sur la nature humaine... Je suis quasiment sûre que, après notre nuit d’hier soir, j’ai commencé à porter un enfant de toi.

- Ça encore, bien des filles me l’ont dit en espérant me retenir !

- Cette fois tu as trop parlé. Tu salis tout. Il est temps de te faire avaler de quoi laver tes paroles !”

8

“Ainsi, le stratagème de Federico Mendosa n’avait-il pas marché... ou peut-être avait-il trop bien fonctionné.

- Ou peut-être que l’on en n’a plus rien à foutre de ton histoire !
- Ortéga, tais-toi !
- Va te faire... (*“Il complètement bourré !”*)
- Ortéga, ferme-là !!
- Mais pour qui tu te prends à me parler comme ça ! Mais viens ! Viens te battre au lieu de raconter encore tes salades.
- Mes salades ? La mort va bientôt tomber sur leur gueule et tu me parles de salades ?
- La mort de qui ? Du débile ou de la...
- Cette fois, je t’ai juré que tu fermeras définitivement ta gueule ! (*Il se jette sur lui, l’attrape au col et le traîne par terre.*)
- Giorgio !
- Je t’ai juré que tu allais la fermer ! (*Il sort son arme. “Mais il est fou !”*) Tu m’entends, Ortéga ? (*Il appuie le canon du pistolet sur son visage. “Giorgio, arrête !”*) Il m’a interrompu une fois de trop. Il a voulu salir ce qui compte le plus pour moi. (*Il appuie encore. “Arrête-toi !”*) Mais tu vas comprendre à quel point mes histoires peuvent être proches de ce que l’on vit quand on est autre chose qu’un animal ! (*Il tire en l’air.*)

Sors !! Sors d’ici, tu m’entends ? Disparais !! Je t’abattrais comme un chien si tu reviens ici !! (*Il sort en courant. “Mais il est complètement malade, ce type.”*) Restez tous assis ! (*Il range son arme*) Restez assis... J’ai presque terminé... Oui, j’ai presque terminé. (*Il s’assoit et vide son verre*) Cette fois, c’est le dernier...”

“Où en étais-je cette fois ? Ah, oui. Le plan de Federico Mendosa avait parfaitement fonctionné. Il avait, une fois de plus, servi l’amour et la trahison. Comme de l’alcool... Mais il vient parfois un moment où l’alcool se transforme en venin. L’ivresse devient souffrance et la mort reste le seul repos de celui qui voulait s’endormir.

L’amour était l’arme favorite de Federico, mais le venin était celle de la nonne gitane : la femme en noir au poignard caché.

“- *Il y a des choses que j’aurais aimées vivre avec toi. Mais si c’est tout ce que tu as à me dire...*

- *Tu as eu ce que tu voulais. Tu n’as qu’à me tuer maintenant.*
- *Te tuer ? Non. Ce n’est jamais moi qui porte le dernier coup. Et j’ai encore des choses à te faire payer.*
- *Tu m’avais pourtant dit que ça serait gratuit...*
- *Peut-être, mais je crois que nous ne parlions pas de la même chose, Pedrito. Nous ne sommes jamais compris.*
- *Ne m’appelle plus comme ça.”*

Elle attrapa le poignard planté dans le mur et essuya le sang sur la lame. Elle déchira un morceau de drap, déboucha une petite bouteille et versa dessus un liquide légèrement fumant. Puis elle enveloppa la lame dans le tissu et attendit quelques instants. Elle regardait Federico se débattre sur son lit. Puis elle s’empara du poignard et lui planta violemment dans le bras gauche. Il hurla de douleur, le sang jaillit.

“*Inutile de crier. Personne ne t’entendra ou, du moins, personne n’osera venir ici à ton secours. Tu ne comptes pour personne ici.*”

Elle reprit le poignard, retourna Federico et trancha le lien qui retenait son bras droit. Elle déposa le poignard dans sa main droite.

“*Voilà. Le poison va pénétrer en toi et te ronger de l’intérieur. La seule liberté qui te reste maintenant est d’abrèger toi-même tes souffrances. Mais n’attends pas une délivrance rapide. Ton agonie sera lente si tu ne fais rien.*” Elle pansa sa plaie dans le bras. Le sang ne coulait plus.

Elle s’assit près de Federico, mais il ne pouvait pas l’atteindre. Lui se débattait, brûlé de l’intérieur mais conscient de vivre l’ultime épreuve sa vie, celle qu’aucun homme ne veut perdre. Il serrait fort le poignard. Il ferma les yeux. Les douleurs allaient et venaient. Foudroyaient puis disparaissaient et l’attente de la douleur à venir devenait plus terrible que la douleur elle-même. Combien de temps cela allait-il durer ? (*Il allume une cigarette*)

Voilà pour cette histoire, les amis. Inutile d’aller plus loin, vous avez tous compris comment cette aventure s’est terminée. Une histoire banale devenue célèbre et, pour les détails que j’aurais pu oublier, votre imagination fera bien mieux que n’importe quelle phrase. N’hésitez pas à vous en servir... Prenez-en un dernier à ma santé et bonne soirée à tous.” (*Il sort. “Salut à toi, Giorgio !”*)

(Il revient dans la salle, un mégot à la bouche) “Pour ceux qui ne sont pas encore partis, je peux quand même rajouter quelques détails... Car vous pensez tous que cette histoire s’est achevée par le triomphe de la gitane, n’est-ce pas ? Elle tenait là sa vengeance sur le marin fou qui n’avait rien compris... En fait, ce n’est pas complètement exact.

Car l’agonie de Federico dura longtemps. Très longtemps. C’était, pour lui, le dernier combat à ne pas perdre : il savait que, très rapidement, son corps ne lui ferait plus jamais mal et il s’accrochait aux dernières chances qu’il avait de voir les images de sa vie défiler dans sa tête.

La gitane, elle, supportait de plus en plus mal le spectacle du bel amant se tordant de douleur : elle aussi était envahie par les souvenirs de sa vie...

Alors que Federico devenait de plus en plus faible, elle s’approcha de lui. Il s’accrochait toujours au manche du poignard. Elle guida son bras pour qu’il place la pointe de la lame contre sa poitrine et lui dit :

- *Tu es fatigué, Pedrito, tu as peut-être besoin que je t’aide...*

Federico la regarda dans un dernier sourire :

- *Non. Mais regarde-moi souffrir...*

La gitane pleurait. Une fois de plus, elle avait attendu quelque chose et elle avait perdu. Son sourire avait croisé quelques instants celui de Federico Mendosa mais leur coeur ne s’étaient jamais rencontrés. Elle y avait pourtant cru de toutes ses forces et de toutes les souffrances qu’elle avait connues derrière sa robe noire. Elle reprit le poignard qui tremblait encore dans la main de sa victime et accepta de mettre fin à ses souffrances... Quelle valeur peut bien avoir ce genre de victoire ? Sincèrement, je n’en sais rien.

Et pourtant, je reste persuadé que, sans ce dernier détail que peu de personnes connaissent, l’histoire de la nonne gitane et de Federico Mendosa n’est pas vraiment complète...

- *Federico Mendosa...*

“C’est après cette histoire que l’ombre de la nonne gitane disparut des bas quartiers de Santa Cruz. La découverte du cadavre du jeune Mendosa et la disparition de son navire eurent un retentissement immense

dans les tavernes ; un retentissement relayé, comme un avertissement, par les vieux marins et les filles de la côte. Méfiez-vous toujours des robes noires et des lanternes bleues : elles apportent le malheur et portent le venin. Tout comme l’alliance et le poignard restent aujourd’hui les symboles des véritables amoureuses dont se méfient les voyageurs trop solitaires...

Où se trouve la gitane aujourd’hui ? Peut-être est-elle près de nous ce soir. Peut-être l’avez-vous croisée en venant ici. Peut-être certains d’entre vous la cherchent-ils... A-t-elle vraiment mis au monde l’enfant de Federico Mendosa ? L’a-t-elle entraîné dans sa douleur et son errance ou en a-t-elle fait un marin qu’elle a regardé partir pour rendre à la mer une part de ce qu’elle lui avait pris ? Mais elle, après tout, personne ne lui rendra jamais rien...”

Giorgio écrasa lentement le mégot de sa cigarette pendant que les conversations reprenaient. Il se dirigea vers le comptoir où le patron comptait sa recette. Il s’arrêta pour lui servir un dernier verre. La soirée avait été excellente, il n’eut aucun mal à lui payer la somme convenue.

Giorgio recomptait distraitement son salaire :

“- *Dis-moi Giorgio, ton Federico, il n’aurait pas dû mourir crucifié sur une porte ou quelque chose comme ça ?*

- *Ah, oui... Mais ils sont restés tranquilles ce soir. Je n’ai pas eu besoin d’aller jusque là.*”

Le patron lui proposa une assiette mais Giorgio refusa. Ortéga l’attendait dehors, prêt à partir. Leur spectacle avait plutôt bien fonctionné mais il était tard et la route était longue...

Ils devaient partir rapidement pour arriver à l’heure à la prochaine taverne où ils étaient attendus le lendemain soir.